



CLASSIQUES
GARNIER

SÉVRY (Jeanne), CHAUVEAU (Jean-Pierre), SERROY (Jean), LEVER (Maurice), CARRIAT (Amédée), MOREL (Jacques), « Comptes rendus », *Cahiers Tristan L'Hermite*, IV, 1982, p. 48-52

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-3989-6.p.0050](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-3989-6.p.0050)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1982. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

COMPTES RENDUS

Joan DeJean, Libertine Strategies. Freedom and the Novel in Seventeenth-Century France. Columbus, Ohio State University Press, 1981, 16 x 23, 222 p.

En étudiant les *Fragments d'une Histoire comique* de Théophile, le *Francion* de Sorel, le *Page disgracié* de Tristan, *L'autre Monde* et les *Etats et Empires du Soleil* de Cyrano, le *Voyage* de Chapelle et Bachaumont et les *Avantures* de D'Assoucy, M^{me} J. DeJean s'efforce de dégager les procédés d'occultation qui permettent à la libre pensée de faire son chemin souterrain. Dès la page 25, elle énonce les critères qui, à ses yeux, permettent de définir les « stratégies libertines ». Ces règles sont : l'écriture à la première personne, la fragmentation du récit, l'alternance de formes diverses (vers/prose) et enfin l'absence de conclusion. M^{me} DeJean répond par avance à l'objection qui vient immédiatement à l'esprit : le cas de romans qui semblent se couler dans ce moule et qui ne sont pas des romans « libertins ». Dans un chapitre annexe, elle démontre que, pour quelques-uns d'entre eux, les critères ne sont pas tous réunis à la fois. C.Q.F.D. En ce qui concerne le *Page*, les critères formels s'appliquent particulièrement bien et M^{me} DeJean consacre de nombreuses pages pertinentes à l'œuvre. On peut cependant ne pas être entièrement convaincu par la démonstration. Il n'est pas si sûr que Tristan ait été le combattant de la libre pensée clandestine, ce que M^{me} DeJean semble considérer comme acquis... Le mal de vivre, la mélancolie de Tristan peuvent s'expliquer autrement que par l'image du poète persécuté. D'ailleurs, le très conformiste Loret ne lui reproche-t-il pas implicitement d'être entré dans le jeu des institutions, par l'Académie ?

Au fil de son œuvre, quand M^{me} DeJean évoque les excursions des libertins dans les confins de la folie, de l'homosexualité, de la subversion de la langue, elle parle de moins en moins de Tristan. Même dans ces romans libertins dont M^{me} DeJean dit qu'ils occupent « une position unique dans l'histoire de la littérature » (122), le *Page* fait figure à part et conserve le charme de son opacité.

Jeanne SÉVRY.

Maurice LEVER, *Le roman français au XVII^e siècle.* Paris, Presses Universitaires de France, « Littératures modernes », 1981, 13,5 x 21 ; 277 p.

Sans que l'auteur oublie de se référer aux travaux déjà anciens de Gustave Reynier, Maurice Magendie, Emile Roy, c'est évidemment dans la voie ouverte magistralement il y a quinze ans par Henri Coulet que Maurice Lever s'engage avec son histoire du roman au XVII^e siècle ; et c'était une gageure, brillamment tenue, que de présenter au lecteur non spécialiste une vue aussi complète et aussi stimulante d'une production si abondante et variée, et néanmoins « abîmé(e) dans l'océan des âges ». Si les cadres posés par H. Coulet demeurent, l'information s'est encore enrichie, tandis que les rééditions de textes plus ou moins oubliés commencent à se multiplier ; la première partie de l'ouvrage, intitulée *Statut social du roman au XVII^e siècle*, apportera au lecteur non prévenu des sujets de réflexion très neufs sur le phénomène littéraire en un siècle que

l'on a longtemps cru bien connaître, et qui n'a pas fini de réserver des surprises. Dans l'exposé proprement historique qui suit, M. Lever a su éviter, avec beaucoup d'élégance et d'efficacité, le double piège du catalogue qui ennuie et de la succession mal unifiée de monographies qui empêche une véritable mise en perspective ; surtout il a su dépasser l'ambition modestement affichée au début du livre de « faire le point de nos connaissances » et aider le lecteur d'aujourd'hui à tenter de s'expliquer l'attrait qu'il ressent souvent lorsqu'il relit, ou découvre pour la première fois, un texte romanesque du XVII^e siècle ; un attrait fait de connivence avec des hommes incapables de s'enfermer dans des certitudes, et avides d'explorer des territoires nouveaux.

C'est sous cet éclairage de novateur que nous apparaît en particulier le Tristan du *Page disgracié* ; cet ouvrage, longtemps considéré comme une simple et banale chronique autobiographique, témoigne en fait de l'ambition de son auteur de faire de son *moi* la matière d'un roman où « la vérité du personnage transcende la ressemblance », et où divers registres romanesques sont tour à tour sollicités pour décrire la courbe d'une progressive, mais implacable « disgrâce » : celle qui conduit le héros du monde merveilleux de l'enfance, où l'imagination est reine et où le rêve se fait réalité, à celui de l'âge adulte, coloré par la désillusion et l'amertume. M. Lever souligne le caractère exemplaire d'une entreprise qui, culminant à la fin de sa première partie dans la féerie des amours écossaises, s'achève (provisoirement, mais Tristan, on le sait, n'a jamais donné suite au projet annoncé d'écrire et de publier les « deux volumes suivants ») sur une vision sans complaisance, et nouvelle pour l'époque, des horreurs de la guerre. Les quelques pages fortes et denses de M. Lever, en même temps que le livre de Jean Serroy, et la réédition du texte de 1642, contribuent à faire de 1981 une année particulièrement faste pour *Le Page disgracié* et son « lamentable » héros, qui fut aussi un grand poète.

Jean-Pierre CHAUVÉAU.

Catherine MAUBON, *Désir et écriture mélancoliques. Lectures du « Page disgracié » de Tristan l'Hermitte*, Genève - Paris, Éditions Slatkine, 1981, 15 x 22, 137 p.

Le livre de Catherine Maubon porte, en sous-titre, « lectures du *Page disgracié* ». Lectures plurielles, en effet, à travers quatre études, dont les deux premières (« Récit d'enfance, récit d'adolescence » et « Monde raconté, monde commenté ») scrutent la nature même du texte, alors que les deux suivantes (« La Prise de parole » et « Désir et écriture mélancoliques ») analysent les implications du discours autobiographique. Partant, avec juste raison, de l'idée que tout se joue, dans *Le Page disgracié*, autour du je, Catherine Maubon soumet le roman de Tristan au feu croisé de méthodes critiques diverses, mais relevant toutes d'approches qu'hier encore ont eût dit « nouvelles ». Les conclusions auxquelles parvient cette étude quadruplement originale — que ce soit sur la structure double du récit, le rôle du narrataire, le sens de l'inachèvement, ou encore les rapports entre l'écriture et la mélancolie — sont stimulantes et paraissent pour la plupart fondées. Mais cela, toutefois, semble tenir davantage à la sensibilité critique de l'analyse qu'aux complaisances

quelque peu labyrinthiques d'un discours qui répugne par trop à la simplicité. Le plus surprenant, en fin de compte, est que le roman de Tristan résiste si bien à l'épreuve conjugulée de Barthes, Genette et Jakobson réunis, et qu'il se tire sans dommage de toute la savante combinatoire diégétique, linguistique, voire psychanalytique à laquelle il se trouve soumis. Ce qui, tout en nous permettant d'apprécier les subtils contours de la démarche de Catherine Maubon, ne peut que renforcer notre admiration pour le texte qui en fait l'objet.

Jean SERROY.

Jean SERROY, *Roman et réalité. Les histoires comiques au XVII^e siècle*, Paris, Minard, 1981, 13,5 x 22, 779 p.

Parent pauvre de la littérature dès le XVII^e siècle, oubliée, méconnue ou méprisée au XVIII^e, partiellement redécouverte à l'aube du XX^e, l'*histoire comique* suscitait naguère encore la moue dédaigneuse des historiens des lettres. D'autorité, Maurice Magendie excluait de son panthéon ces romans « vulgaires et grossiers » (*Francion* compris !), auxquels Gustave Reynier avait réservé, selon lui, trop bon accueil. Adam et Coulet eurent beau plaider leur cause, de vastes lacunes subsistaient, il y a peu, dans ce territoire aux frontières mal définies, aux origines obscures, mi-savantes, mi-bâtardes, que l'on explore d'autant moins facilement qu'il se signale par une extrême indépendance.

Ai-je tort ? Il me semble que c'est cette indépendance qui a d'abord séduit Jean Serroy, visiblement enchanté d'avoir affaire à une littérature « dissidente », propre à attirer vers elle les esprits « que la contrainte irrite, et qui cherchent, pour exprimer librement ce qu'ils ont envie de dire, une forme elle-même libre ». Or, cette liberté, Serroy a su miraculeusement la préserver contre les tentations réductrices. Il n'a voulu ni imposer un ordre arbitraire à une matière particulièrement rebelle à toute classification, ni se fixer d'a priori méthodologique. Partant du principe « qu'il vaut mieux plier la critique aux textes que les textes à la critique », il s'est laissé guider par la diversité même des œuvres.

Cela nous vaut un tableau vivant, bourré d'informations, de vues neuves, d'aperçus personnels, dans lequel cette littérature comique nous apparaît dans sa vigueur primitive. Jean Serroy nous en livre les clés, les richesses, mais aussi les saveurs. Il y fallait certes de l'érudition, de la méthode, et aussi quelque chose de plus : cette connivence, cette étroite sympathie avec son sujet, ce frémissement chaleureux qui traverse le livre de part en part, sans jamais rien céder à la rigueur de l'analyse.

Mis en appétit par son édition du *Page disgracié*, les « tristaniens » auront hâte de lire l'étude que Jean Serroy lui consacre ici. Ils ne seront pas déçus. Aucune des questions qui se posent à propos de ce texte (et Dieu sait qu'il s'en pose, et des plus complexes !) n'a été laissée dans l'ombre. Son approche ne se borne pas à épuiser toutes les ressources de l'érudition : elle se porte au cœur même du processus de la création littéraire. Il ne fallait pas moins que sa longue familiarité avec Tristan L'Hermitte pour restituer ce roman disparate, où constamment se mêlent fiction et réalité, rêve et vécu, dans sa véritable et profonde unité, celle de « l'être intime qui se révèle à travers eux ».

Maurice LEVER.

Jean TORTEL, « Tristan et la figuration de l'astre », *Argile*, XIX-XX, été-automne 1979, pp. 59-83.

Un poète parle d'un autre poète, dont il était féru déjà il y a cinquante ans (nul ne sut mieux que Tristan, écrivait Tortel dans son premier recueil en 1931, « ...sur des chevelures/Souffrir et s'apaiser ») et dont il n'a cessé depuis de défendre la cause (n° des *Cahiers du Sud* sur le *Préclassicisme français*, 1952 ; *Histoire des littératures*, « Encycl. de la Pléiade », 1958). Il reprend ici, pour l'approfondir, l'un des grands thèmes rémanents de l'œuvre poétique (sans compter les allusions du *Page*, ou, autre gage, la traduction des *Principes de cosmographie*). Étoile, astre, soleil, feux, célestes flambeaux..., les citations rassemblées par J. Tortel composent une cueille éblouissante, attestant à elle seule que Tristan « est peut-être de sa génération celui qui fut le plus sûrement touché par la grâce de l'écriture ». Dans cette figuration multiple, Tortel voit « un double trajet métaphorique : étoile-destinée et astre-œil », qui « converge à la fois vers le tremblement et la certitude ». La certitude, elle est, comme on sait, en ce que les astres « inclinent sans cesse », que la nuit est la « Reine des Feux qui font la Destinée », qu'est vain l'humain vouloir contre « l'Astre invincible ». Le tremblement est ailleurs, et plus émouvant dans ses contradictions mêmes : entre « l'Estoile inhumaine » et le poncif « bel Astre d'Amour » ; entre la « Douce et paisible Nuit, Dêité secourable », qui est « Mère du repos et Nourrice des veilles », berceau alors de la Raison, et la nuit mère des visions et des « songes funestes » ; — quand elle n'est pas, ailleurs, chargée de signification érotique. Face à l'univers sidéral, Tristan médite sur le « Qui suis-je »... Mais on ne fait, ce disant, qu'effleurer ces pages pleines à la fois d'effusion et de pénétration ; c'est Jean Tortel qu'il faut lire.

Amédée CARRIAT.

Tristan L'Hermite, Le Page disgracié, éd. par Jean Serroy, Presses Univ. de Grenoble, coll. « Bibliothèque de l'Imaginaire », série « Romanesque », 1980, 13,5 x 22, 227 p.

Cette belle édition du *Page* concilie heureusement les exigences de l'érudition et l'agrément de la bibliophilie. En témoignent l'illustration (frontispices et portraits) dont l'intérêt est esthétique autant que documentaire et la variété de la typographie, qui veut d'abord mettre en évidence un texte littéraire, mais permet de faire une place discrète mais essentielle à l'appareil scientifique qui l'accompagne. Ce texte est celui de l'édition originale (1643), c'est-à-dire de la seule édition que Tristan a pu revoir lui-même, et non, comme dans les éditions antérieures, celui de 1667, « corrigé » parfois par le frère du poète, Jean-Baptiste, dont les annexes tendent à réduire l'œuvre à sa dimension autobiographique.

L'introduction de Jean Serroy se présente sous la forme d'un essai faisant apparaître l'œuvre dans sa multiplicité : lieu de confidences personnelles, certes, mais aussi « roman à la première personne » de veine tour à tour théophilienne et sorelienne, et enfin méditation d'un homme parvenu à la maturité sur les aventures de la jeunesse et généralement sur les décevantes vicissitudes de l'existence humaine. Il y a en effet, dans le *Page*, comme la préfiguration de ce qu'on appellera plus tard le roman d'éducation ou le « Bildungsroman ».

L'éditeur a publié, en appendice à son livre, les annexes de l'édition de 1667 (dont la *clef* de J.-B. L'Hermite), et l'a muni d'une bibliographie sobre, mais précisément informée. En revanche, il a réduit au minimum l'annotation en bas de page : celle-ci parvient cependant à éclairer les expressions vieilles ou disparues, à présenter les variantes du texte de 1667 et à suggérer, sans les imposer, par renvoi aux rubriques de la *clef*, les éclaircissements donnés par Jean-Baptiste aux allusions personnelles ou historiques du texte.

Cette édition probe, sobre et sûre — Jean Serroy est un excellent connaisseur des romans « pré-classiques » — ne pâlit pas au souvenir du sensible *Promenoir de Tristan*, dont Marcel Arland accompagnait, voici trente-cinq ans, son édition du *Page*. Ce n'est pas un mince mérite.

Jacques MOREL.